

# Le survivalisme: l'accélération- nisme de l'ultradroite en application



Par July Robert  
// Chargée d'études et d'analyses à PAC //



FÉDÉRATION  
Wallonie-Bruxelles

Avec le soutien de la  
Fédération Wallonie-Bruxelles.

Mouvement  
écosocialiste



Agir par la Culture

# Le survivalisme : l'accélérationnisme de l'ultradroite en application

✱ Par July Robert  
// Chargée d'études et d'analyses à PAC //

**L**e survivalisme, c'est étudier ou encore se préparer à l'effondrement de la civilisation. Il s'agit là d'un terme qu'on entend souvent dans les milieux activistes – progressistes ou non – ainsi que dans la presse. Cependant, à l'étude, il n'y a pas un survivalisme, mais bien des survivalismes sur un large spectre idéologique allant de l'extrême gauche à l'extrême droite.

Selon le sociologue Bertrand Vidal, le survivalisme symbolise la fin de la société de la confiance dans des pays au niveau de vie stable. Effectivement, on ne va pas jouer à imaginer la fin du monde ou à la survie en Syrie ou à Gaza... Il le définit ainsi : « Ce terme désigne des personnes qui prévoient un avenir incertain et qui cherchent des moyens de s'en sortir. Elles sont unies par l'idée que demain sera forcément pire qu'aujourd'hui. Les recettes sont souvent les mêmes : une retraite, en communauté ou pas, pour vivre loin de la technologie »<sup>1</sup>. Une recherche de sécurité, donc, au sein d'un monde à l'avenir incertain qu'il s'agisse de préoccupations écologiques, matérielles ou encore identitaires.

Toujours selon Bertrand Vidal, « Chaque menace va produire un nouveau type de survivalisme, ou une nouvelle manière de se préparer à la catastrophe »<sup>2</sup>. Au regard de nos travaux sur l'accélérationnisme<sup>3</sup>, c'est le survivalisme d'extrême droite que nous allons tenter de décrypter.

S'il n'est pas aisé de tracer précisément l'histoire de cette mouvance tant elle reste sous les radars, on peut affirmer que les premières tendances sont apparues au moment de l'attaque d'Hiroshima et du sentiment de peur généralisée qui a commencé à influencer dans les populations, notamment aux États-Unis. Contrairement à tout ce qui était connu jusqu'alors, et notamment les deux Guerres mondiales, la bombe atomique venait bouleverser toutes les certitudes. Si une guerre pouvait être envisagée comme « une longue maladie » dont il était possible de guérir (sans minimiser évidemment les pertes humaines et les douleurs incommensurables qu'elles engendrent parmi les populations touchées), la bombe atomique a alors correspondu à un claquement de doigts qui pouvait éradiquer des pays entiers. À l'époque, certains penseurs du Parti nazi américain affirmaient devoir faire face à trois dangers : le communisme, la migration et la jeunesse. Et le survivalisme n'a

1. [www.liberation.fr/france/2018/03/23/bertrand-vidal-notre-present-est-si-sur-que-notre-avenir-nous-angoisse\\_1638521/?redirected=1](http://www.liberation.fr/france/2018/03/23/bertrand-vidal-notre-present-est-si-sur-que-notre-avenir-nous-angoisse_1638521/?redirected=1)

2. *Ibid.*

3. [www.pac-g.be/analyse-01-accelerationnisme-de-gauche-entrer-dans-le-systeme-pour-mieux-lenrayer/](http://www.pac-g.be/analyse-01-accelerationnisme-de-gauche-entrer-dans-le-systeme-pour-mieux-lenrayer/)  
[www.pac-g.be/analyse-02-accelerationnisme-de-lultradroite-la-quete-dun-ethno-etat-blanc/](http://www.pac-g.be/analyse-02-accelerationnisme-de-lultradroite-la-quete-dun-ethno-etat-blanc/)

fait qu'évoluer au gré de ces trois peurs collectives, lesquelles ont été entretenues par les gouvernements qui ont fait monter la tension, tout en poursuivant des guerres dans d'autres pays lointains, notamment pour continuer à financer de vastes programmes d'armement ou de défendre d'autres intérêts économiques de second plan.

Tout le monde n'a pas la même définition du survivalisme. Parmi les survivalistes d'extrême droite, on s'accorde pour dire qu'il ne s'agit pas de se préparer à la fin du monde, comme cela peut être le cas pour ceux qui s'inscrivent dans un mouvement progressiste, mais plutôt de se protéger face à la menace que constitue « le système ». Mais une fois qu'on a dit cela, plus personne ou presque ne tient le même discours quant aux méthodes, aux pratiques et aux objectifs à mettre en place. Ou, pour le dire autrement, il s'agit là d'un mouvement individualiste, sans aucune stratégie collective. Mais ce danger, quel est-il ? C'est là que convergent essentiellement tous les partisans<sup>4</sup> de cette mouvance. Le danger, c'est « l'autre ». Les survivalistes partagent ainsi la même hantise d'une future guerre civile, alimentée par les discours sur l'insécurité des gouvernements et autres personnalités médiatiques. Autre point commun : ils s'y préparent en embrassant une culture de la violence.

Quelques personnalités marquantes ont fondé, dans les années 1960, les principes du survivalisme. On pense notamment à Kurt Saxon, dont les ouvrages étaient édités par le Parti nazi américain. C'est lui qui, en premier, a utilisé le terme « survivaliste » dont il revendique la paternité. À l'époque, il invitait les « citoyen-ens inquiet-es » et la police à faire exploser les « gauchistes » et recommandait de fusiller les étudiant-es qui manifestaient en rue. Dans ses écrits, il prône l'autosuffisance, mais surtout offre des pistes afin de se préparer aux prochaines catastrophes qui vont s'abattre sur les États-Unis.

L'anthropologue Mathieu Burgalassi a mené une longue enquête immersive parmi les survivalistes en France et aux États-Unis dont il a tiré un livre intitulé *La peur et la haine. Enquête chez les survivalistes*. Concernant Kurt Saxon, il dit notamment : « Pour [Kurt Saxon], le danger n'allait pas venir d'une guerre atomique, mais des gens autour de nous si la société venait à s'effondrer à la suite d'une crise majeure. C'était un homme très raciste qui a développé l'idée d'une guerre civile raciale. Il rattachait la menace aux hommes noirs, aux migrants mexicains, aux étrangers en général, et aussi aux homosexuels. L'homme a adhéré à tous les groupuscules violents et dangereux de l'époque. Il a intégré le parti nazi américain et les Minute Men, un groupuscule terroriste qui prévoyait des attentats contre la gauche américaine avant d'être démantelé par le FBI. Il racontait même que la seule raison pour laquelle il n'avait pas rejoint le Ku Klux Klan était son homophobie, qui l'empêchait de porter une robe. [...] Mais derrière son racisme et sa xénophobie, il a aussi profondément changé la manière dont on pensait la survie, ce qui lui a permis de créer un véritable mouvement. Il disait par exemple qu'il fallait accumuler des compétences et du savoir, être capable de faire un potager, du feu, avoir l'habitat le plus autonome possible. Cette vision a plutôt bien essaimé, mais aucun des survivalistes qui lui ont succédé ne pouvait reconnaître la paternité de ces idées-là. Kurt Saxon s'est fait effacer du mouvement qu'il a créé, mais l'obsession de la guerre civile est restée »<sup>5</sup>.

4. Nous utiliserons le masculin générique pour parler des survivalistes, les femmes étant extrêmement minoritaires, voire absentes, parmi leurs adeptes.

5. [www.nationalgeographic.fr/interview/lenvers-du-survivalisme](http://www.nationalgeographic.fr/interview/lenvers-du-survivalisme)

Si ces idées ont infusé durant plusieurs décennies aux États-Unis, ce n'est qu'à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle qu'elles se sont diffusées au-delà de l'Atlantique,

à la faveur d'un événement planétaire, la prétendue fin du monde maya, le 21 décembre 2012. Cette hantise de la fin du monde et les discours politiques sur l'insécurité ont constitué un terreau fertile pour l'idéologie survivaliste. Les représentations racistes des questions sécuritaires nourrissent la construction de la figure de l'ennemi, puisque tout le monde n'est pas également considéré comme une menace. Et la peur de la violence générant une violence bien réelle, celle-ci est instrumentalisée par les promoteurs de l'idéologie survivaliste pour faire gonfler leurs rangs à la faveur de stages de survie où la violence est plus ou moins présente et enseignée. Si la peur ne s'explique pas, elle peut être utilisée pour générer un besoin de protection. Et c'est justement là-dessus que se fondent ces entraînements. À savoir qu'il n'est jamais question d'attaquer, mais plutôt de se défendre face à une menace.

Et dès lors qu'il s'agit « simplement » de répondre à une agression, ça paraît légitime, ainsi que le formule Mathieu Burgalassi : « Même si c'est du bavardage, ça transforme la violence en légitime défense... C'est un sacré tour de passe-passe. Il m'a fallu longtemps pour comprendre à quel point c'est problématique. Cette histoire de contexte, en fait, ça permet de justifier absolument n'importe quoi. Vu que la légitime défense, c'est répondre de manière proportionnée à une agression, il suffit d'inventer une situation complètement délirante pour pouvoir enseigner tout ce qu'on veut »<sup>6</sup>. Et de poursuivre « Si on prépare en conflit violent, on a forcément besoin d'identifier sur qui on va tirer. Après tout, connaître son adversaire, c'est la base de l'art de la guerre, non ? Ça veut dire construire une ligne de démarcation nette entre ses alliés et ses ennemis. Mais sur quel critère est-ce qu'on décide qui on protège et qui on assassine ? La réponse est forcément aussi malsaine que la question »<sup>7</sup>.

Le discours sur l'insécurité et sur les politiques sécuritaires occupent de plus en plus l'espace médiatique. Si la France est souvent évoquée dans les études sur le survivalisme ces dernières années, la Belgique pourrait, au regard des actualités de ces derniers mois, ne pas être en reste. Depuis la présidence de Nicolas Sarkozy en France, l'idéologie de l'insécurité s'est taillée une place prépondérante dans les médias et est devenue une véritable machine à créer du racisme. Tout comme les gouvernements états-uniens ont surfé sur la vague des politiques sécuritaires pour justifier leur course à l'armement, Sarkozy a invisibilisé l'ensemble de ses politiques ultra-libérales en ne parlant que de dangers et autres menaces qui guettent la France. Il s'est dès lors posé en protecteur de la nation, mais a surtout alimenté la peur de « l'Autre » et toutes les idéologies nauséabondes dont on récolte aujourd'hui le fruit.

Et ce constat d'une « insécurité généralisée » a fait tache d'huile jusqu'en Belgique ces dernières années. Si elle fut longtemps l'apanage des nationalistes du nord du pays, nous pouvons constater que nos dirigeants wallon·nes n'ont pas manqué le train en marche de cette idéologie sécuritaire. Par exemple lorsque George-Louis Bouchez affirme, en septembre 2024, sur la chaîne LN24, que l'insécurité a explosé dans nos villes et communes et qu'il invite à une prise de conscience collective ainsi qu'à une action résolue pour restaurer la sécurité<sup>8</sup>. Ou encore lorsqu'il affirme, sur ses réseaux sociaux, que les délinquants étrangers devraient être renvoyés dans leur pays, laissant ainsi sous-entendre qu'ils seraient majoritaires et donc responsables de cette insécurité qu'il fustige. Le Centre de crise national a quant à lui annoncé, à la fin du mois de décembre 2024, prévoir le lancement d'une vaste campagne

6. Mathieu Burgalassi, *La peur et la haine. Enquête chez les survivalistes*, Michel Lafon, 2021, p. 128.

7. *Ibid.*, p. 188-189.

8. [www.mr.be/georges-louis-lance-la-semaine-sur-ln24-en-abordant-la-securite-et-les-defis-locaux/](http://www.mr.be/georges-louis-lance-la-semaine-sur-ln24-en-abordant-la-securite-et-les-defis-locaux/)

pour préparer la population à des situations d'urgence, voire de guerre. Et Paul Van Tigchelt (Open VLD) d'enchéir en affirmant que s'il pouvait être prématuré de lancer une telle campagne, « en premier lieu, c'est au gouvernement qu'il incombe d'assurer la sécurité des citoyens ; en second lieu, oui, il est bon d'avoir des citoyens informés et résilients »<sup>9</sup>. Et que dire encore de Theo Francken, qui annonce le 13 février 2025 qu'il serait magnifique de transformer le site d'Audi à Forest en usine de guerre ?<sup>10</sup> Aussi dans *Le Soir* en 2017 lorsqu'il affirme que la création d'un nouveau centre d'accueil pour personnes migrantes va « créer un appel d'air de criminalité »<sup>11</sup> ou encore lorsqu'il parle de « vagues migratoires » pour évoquer les personnes en situation de migration en Europe, notamment dans son ouvrage *Continent zonder grens*.

Toutes ces petites phrases, essaimées dans les médias, sur les réseaux sociaux ou dans les programmes des partis, alimentent un sentiment généralisé d'insécurité et une crainte croissante au sein de la population. Lorsqu'elles viennent s'ajouter aux crises politiques, au dérèglement climatique et aux guerres en cours, elles donnent du grain à moudre à tous ceux qui vantent cette idéologie individualiste, réactionnaire et fascisante qu'est le survivalisme tel que prôné par ses adeptes les plus radicaux, où il est moins question de sauver le monde que de se sauver soi-même face à l'Autre forcément étranger.

Comme l'indique Bertrand Vidal : « Avec les réseaux sociaux, les groupes survivalistes deviennent "acéphales", sans leader. Ils vont s'organiser eux-mêmes, partager entre eux des vidéos, des conseils »<sup>12</sup>. Toujours concernant les survivalistes, Mathieu Buralassi affirme que « C'est une communauté qui n'en est pas une, tant elle est éclatée. Elle s'étend des gens plutôt dans l'écologie et la prévoyance, qui vont s'orienter vers la permaculture ou l'aménagement d'une maison autonome, à des adeptes des entraînements paramilitaires en forêt, avec treillis et mitraillettes.

Leurs discours sont aussi très hétérogènes, avec l'anticipation d'une multitude de crises en apparence contradictoires : certains se préparant à un effondrement économique, d'autres à la fin du pétrole ou à une crise sanitaire... On trouve aussi une minorité d'adeptes de la théorie du complot. [...] Un jour, lorsque j'interviewais un auteur survivaliste, je lui ai demandé quelle était la différence entre des survivalistes soucieux d'autonomie et des hippies ou une communauté écolo en Ardèche. Il m'a répondu "c'est simple, c'est le fusil" »<sup>13</sup>.

Si selon certaines estimations, les communautés survivalistes compteraient entre 100.000 et 150.000 personnes en France, nous n'avons trouvé aucun chiffre concernant leur présence en Belgique au cours de nos recherches. Ces derniers, chez nous, resteraient encore aujourd'hui des personnes qui prônent la résilience et l'autonomie face, notamment, à la crise écologique. Néanmoins, il nous paraît fort peu probable que cette mouvance soit totalement absente chez nous, et encore moins à la lecture de ce qui pousse certains citoyens à en adopter les principes, à savoir essentiellement, la peur de l'Autre. Ainsi, le mouvement de jeunesse nationaliste Schild & Vrieden, comme l'indique Manuel Abramowicz qui documente l'extrême droite en Belgique<sup>14</sup>, invite à « garder la forme, sur le mode survivaliste, pour combattre le "grand remplacement" » ou encore le Vlaams Belang qui « encourage ses militants à s'entraîner aux sports de combat et à fréquenter

9. [www.lalibre.be/belgique/politique-belge/2024/12/22/il-est-temps-de-passer-a-un-etat-desprit-de-periode-de-guerre-une-campagne-securitaire-prematuree-ECI4I7EYZRBWVE-TVPPUFSDO2OQ/](http://www.lalibre.be/belgique/politique-belge/2024/12/22/il-est-temps-de-passer-a-un-etat-desprit-de-periode-de-guerre-une-campagne-securitaire-prematuree-ECI4I7EYZRBWVE-TVPPUFSDO2OQ/)

10. [www.dhnet.be/actu/belgique/2025/02/13/transformer-le-site-daudi-forest-en-une-usine-de-guerre-le-projet-fou-de-theo-francken-ce-serait-magnifique-JXRLLQJTFZENFL-HYKHC5KUUVJM/](http://www.dhnet.be/actu/belgique/2025/02/13/transformer-le-site-daudi-forest-en-une-usine-de-guerre-le-projet-fou-de-theo-francken-ce-serait-magnifique-JXRLLQJTFZENFL-HYKHC5KUUVJM/)

11. [www.lesoir.be/120840/article/2017-10-24/theo-francken-le-nouveau-centre-daccueil-des-migrants-va-creer-un-appel-dair-de](http://www.lesoir.be/120840/article/2017-10-24/theo-francken-le-nouveau-centre-daccueil-des-migrants-va-creer-un-appel-dair-de)

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. [www.lecho.be/dossier/electionsusai/1-extreme-droite-belge-identitaire-et-conspirationniste/10276252.html?utm\\_source=chatgpt.com](http://www.lecho.be/dossier/electionsusai/1-extreme-droite-belge-identitaire-et-conspirationniste/10276252.html?utm_source=chatgpt.com)

les salles de tir » nous laissent croire qu'un lien entre survivalisme et extrême droite radicale existe bien chez nous. L'OCAM et la Sûreté de l'État affirment par ailleurs surveiller certains groupes qui pourraient être qualifiés de survivalistes en raison de leur potentielle radicalisation violente.

Comme le dit Mathieu Burgalassi : « Jouer la diabolisation d'une partie de la population au prétexte de la sécurité, ça a toujours des conséquences. Parce que dans la tête de ceux qui y croient, ça façonne une réalité où la violence devient inéluctable. Nécessaire. [...] Et en amont de la violence de tous ces gens, il y a une idéologie [...] celle de l'insécurité et de la guerre sociale [...] et qui fait que certaines populations deviennent dans la tête des autres, un objet de terreur. [...] Mais ce cauchemar que les politiciens inventent, à force d'être répété, amplifié, déformé, il en devient réel. Pas pour tous, pour certains. Et celui qui y croit, quel choix est-ce qu'il lui reste ? Quand on ressent l'insécurité, on est désespéré de trouver des solutions, de dresser des barrières entre nous et cette menace qu'on imagine en permanence dans notre dos »<sup>15</sup>.

Or, ces discours sont de plus en plus présents en Belgique, ce qui pourrait ne pas être sans conséquence et favoriser l'émergence de groupuscules survivalistes radicaux. Charge aux forces progressistes, qu'elles soient politiques, associatives ou activistes, de continuer à faire vivre des principes antiracistes, inclusives et intersectionnelles afin de faire front collectivement en faveur d'une société plus apaisée, solidaire et égalitaire.

15. *Ibid.*, p. 249, 251-252.

